

Art | Basel



Prix Marcel Duchamp 2024 : Gaëlle Choisne

« Je canalise des messages d'autres mondes pour créer de nouvelles lignes temporelles de soin et faire en sorte que notre Terre aille mieux »

By Séverine Pierron | 25 Sep 2024 | 4 min read



En collaboration avec le Centre Pompidou

C'est dans l'est de Paris, à Aubervilliers, que nous retrouvons Gaëlle Choisne et son facétieux cabot Satché. Installée depuis deux ans dans les locaux de Poush, une résidence d'artistes située dans ce qui fut une parfumerie industrielle dans les années 1920, elle apporte les dernières touches aux œuvres qu'elle présente cette rentrée dans le cadre de l'exposition « Prix Marcel Duchamp 2024 - les nommés » - aux côtés d'Abdelkader Benchamma, de Noémie Goudal et du duo brésilien Angela Detanico et Rafael Lain. Dans son atelier aux larges baies vitrées s'entassent matériaux de récupération, imposantes caisses en bois et intrigantes sculptures en glaise peinte. Dehors, un orage gronde. Si le chien ne tient pas en place, Gaëlle Choisne affiche, elle, une lumineuse sérénité : « Participer au prix Marcel Duchamp, c'est un honneur évidemment, un moment important dans une carrière. Je suis ravie d'avoir un grand espace au sein de l'exposition, car cela donne quelque chose d'assez immersif, ça colle bien avec ma pratique. »

Parmi les artistes précédemment nommé-e-s dont elle apprécie le travail, elle cite Julien Prévieux (lauréat 2014), Isabelle Cornaro (nommée en 2021), ou encore Mimosa Echard (lauréate 2022). Quant à ses influences revendiquées, elles vont de la sculptrice américaine Sarah Zse au plasticien et danseur américain Nick Cave, en passant par la photographe canadienne Lynne Cohen [qu'elle a eu la chance de rencontrer avant son décès en 2014, ndr].





Pour cette première exposition personnelle au Centre Pompidou, Gaëlle Choïne propose un voyage temporel et sensoriel dans un espace recomposé. Au sol, des concrétions de liège teintées en noir, façon plage volcanique ; aux murs, de grands panneaux peints où s'agrègent divers éléments collectés. Et au centre, des sortes de « ruches », elles aussi en liège, depuis lesquelles sont projetées des images vidéo. Avec cette installation hybride, qui est aussi « un îlot, un archipel, un lieu où différentes réalités se cumulent pour être réinventées et réparées », l'artiste nous invite à « changer de perspective sur le monde et à devenir l'observateur-riche de sa propre espèce ».

Passée par l'Académie des beaux-arts d'Amsterdam et l'École des beaux-arts de Lyon, Gaëlle Choïne associe une pratique parfois très documentaire, proche de ses sujets, à une approche bien plus spéculative dans le but d'ouvrir son discours vers des mondes habitables et possibles. Cette oscillation entre la posture critique et la force de l'imaginaire lui permet de donner à voir toute l'épaisseur des dynamiques sociales et environnementales complexes qui la travaillent. L'artiste est aussi habitée par une mystique très personnelle – elle a d'ailleurs intitulé son installation pour le prix Marcel Duchamp « L'ère du Verseau » [en astrologie, cette croyance ésotérique envisage notre époque comme celle d'un basculement, ndr].





Dans ses grandes œuvres peintes sur des panneaux de bois qu'elle nomme *scrap paintings*, en référence au scrapbooking – activité un peu « triviale et peu considérée », selon ses mots –, on retrouve partout de mystérieuses inscriptions, qu'elle décrit comme « une forme d'écriture galactique, talismanique ». Profondément influencée par le travail de l'auteur et critique britannique Ekow Eshun et du chercheur panafricaniste Niousséré Kalala Omotunde, Gaëlle Choïsne est aussi animée par un désir de réparation, de guérison : « Je me connecte à une énergie, je canalise des messages d'autres mondes pour créer de nouvelles lignes temporelles de soin et faire en sorte que notre Terre aille mieux. » L'artiste tente aussi de « se recréer une sorte de famille transgénérationnelle et fictionnelle ». Elle colle, combine et superpose des photos de familles noires, souvent trouvées dans des brocantes, voire totalement générées par l'IA. Elle y ajoute des « déchets » trouvés dans la rue – papiers perdus, autocollants commerciaux... mais aussi des mèches de cheveux. « J'utilise souvent de faux cheveux, du type de ceux que l'on retrouve dans les extensions afro. J'aime cet aspect trivial de quelque chose qui n'est pas considéré comme noble. Et puis, dans le cheveu, il y a la notion de racine... »

Haïtienne par son père et bretonne par sa mère, Gaëlle Choïsne reste marquée par ces deux cultures « complètement opposées dans leur manière de penser le monde – l'une dans l'intuition et l'invisible, l'autre dans une rationalisation mathématique et physique », décrypte-t-elle. « Au lieu de lutter, j'ai embrassé ces contradictions, et cela m'a pris du temps de comprendre qu'il n'y avait pas à choisir. »

Alors que l'orage éclate enfin et qu'une pluie torrentielle vient laver la ville, elle ajoute : « Je joue avec l'histoire coloniale et décoloniale, je représente des corps noirs, des corps de personnes non binaires ou trans. En tant que femme noire, je ne crois pas avoir tout le temps des espaces dans lesquels je me sens en sécurité. Alors je me crée mes propres espaces, mes *safe spaces*. »



Crédits et légendes

Cet article fait partie d'une collaboration avec le Centre Pompidou dans le cadre du prix Marcel Duchamp 2024. Consultez l'article sur le site du Centre Pompidou [ici](#).

Gaëlle Choïne est représentée par **Air de Paris** (Romainville).

Prix Marcel Duchamp
Centre Pompidou, Paris
2 octobre 2024 - 6 janvier 2025

Séverine Pierron est rédactrice en chef du *Magazine*, Centre Pompidou.

Photographies d'Aude Carleton pour Art Basel.